

Un sacre

La vie invisible

Du même auteur

Aux éditions Théâtrales

Straight, 2014, 2015 (nouv. éd.)

Tout entière, suivi de *Et le ciel est par terre*, 2017

Fondre, 2018 (réédité dans la « Petite Collection » et dans *Troisième regard. 7 pièces à lire et à jouer pour jeunes gens*, « Théâtrales Jeunesse », en 2019)

Jaillir, in *Divers-cités 2. 10 pièces pour la pratique artistique en 5'55"*, « Théâtrales Jeunesse », 2018

Qui croire, suivi de *Lointaine est l'autre rive*, 2019

Soudain Romy Schneider, 2020

Chez d'autres éditeurs

Les Fils conducteurs (roman), Verticales, 2017 (« Folio », Gallimard, 2019)

Là d'où je viens a disparu (roman), Verticales, 2020

Star (roman), Verticales, 2023

Guillaume Poix

Un sacre

La vie invisible

Postface de Lorraine de Sagazan

éditions
THEATRALES

Créées en 1981, les éditions Théâtrales sont, depuis le 2 octobre 2015, une société coopérative d'intérêt collectif rassemblant fondateurs, salariés, auteurs et partenaires culturels dans un même mouvement de défense et de diffusion des écritures théâtrales contemporaines. La maison souhaite ainsi partager et incarner les valeurs du mouvement coopératif français et de l'économie sociale et solidaire.

La collection « Répertoire contemporain » vise à découvrir les écrivains d'aujourd'hui et de demain qui façonnent le terrain littéraire du théâtre et à les accompagner. Pour proposer des textes à lire et à jouer. Création : Jean-Pierre Engelbach. Direction éditoriale : Pierre Banos.

© 2023, éditions Théâtrales, 47, avenue Pasteur, 93100 Montreuil.

ISBN : 978-2-84260-909-2 • ISSN : 1760-2947

Photo de couverture : Chloé Oliveres et Thierry Sabatier dans *La vie invisible* (2020).
© Christophe Raynaud de Lage.

Selon les articles L. 122-4, L. 122-5-2 et 3 du Code de la propriété intellectuelle, pour tout projet de représentation ou pour toute autre utilisation publique d'une des pièces de ce recueil, une demande d'autorisation devra être déposée auprès de la SACD (www.sacd.fr). L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du CFC (Centre français d'exploitation du droit de copie).

*Ces deux textes ont été écrits avec la collaboration de Lorraine de Sagazan
qui en a conçu les projets et les mises en scène.*

Merci à toutes celles et ceux qui ont accepté de nous rencontrer.

Un sacre

Pour nourrir l'écriture de ce texte, plus de trois cents rencontres ont été menées. Elles ont eu lieu dans des théâtres qui, vu le contexte des années 2020 et 2021, étaient fermés au public.

Les personnes qui ont accepté de parler ont presque toutes spontanément évoqué un mort. Elles ont raconté le lien rompu après la disparition d'un être cher. L'absence de prise en charge collective de cette expérience, aussi, comme si la mort était devenue taboue. Comme s'il y avait un manque.

Au fil des échanges, une attente s'est manifestée : que la fiction métamorphose leurs récits. Qu'elle les remette en présence de leurs morts. Et qu'à travers ce geste, ils persistent dans la mémoire collective.

RENATA

KALI

THOMAS

GEORGES

ASMA

MATHIAS

ZAHIA

LÉA

L10-3

Renata

Je m'appelle Renata Mariani, j'ai l'âge que j'ai, c'est-à-dire que je ne suis plus toute jeune – à moins de considérer que quatre-vingt-dix-sept ans c'est l'enfance de l'art – voyez, ça commence je délire, je pars dans mes petits poèmes.

Moi, j'étais *maga*. C'est-à-dire que je ressens des choses, je vois des choses. J'ai des intuitions très fortes et dans le village, ça s'est vite su.

Il se trouve aussi que mon arrière-grand-mère, Victoire elle s'appelait, c'était la pleureuse du village. Quand une famille perd quelqu'un, qu'il y a un mort, la pleureuse c'est celle qui vient soutenir la famille et pleurer avec elle. Pleurer avec elle mais aussi pleurer pour elle. La pleureuse, si vous voulez, elle prend en charge le chagrin des proches. Et elle le fait au nom du village. C'est une manière d'apaiser ceux qui restent en leur montrant qu'ils ne sont pas seuls et que le village partage toute leur peine.

Donc moi, j'ai pris la suite de mon arrière-grand-mère et j'ai été l'une des dernières pleureuses de Balagne. La dernière pleureuse de Balagne. La dernière pleureuse du monde. Vous avez devant vous un monument vivant. Une espèce protégée.

Parce que les Corses sont très catholiques. *Dio vi salvi Regina*, vous connaissez ? (*Elle se met à chanter.*) «*Dio vi salvi Regina e madre universale per cui favor si sale...*», c'est l'hymne de la Corse. Bon, je vous fais pas la sérénade. Vous avez compris. Et il faut savoir que ce sont les curés qui ont peu à peu foutu les pleureuses dans les placards. Pourtant les pleureuses, en Corse, ça a toujours été très fort, et c'était là bien avant les bénitiers. Et puis la Corse a été évangélisée. Alors au début, ils ont fait semblant de nous tolérer puis peu à peu hop hop hop... Ils ont réussi à se débarrasser de nous et pour une raison très simple au fond : il n'était pas question de laisser les femmes aux manettes. C'est comme pour tout. Les femmes : à la maison.

Mais moi, j'ai résisté, j'ai tenu, *piombu* ! J'ai été la dernière pleureuse de Balagne, bon, ça je vous l'ai déjà dit. Aujourd'hui, je crois, en Corse, les

pleureuses, il n'y a plus. Les curés ont réussi. Eh ben moi je dis qu'ils n'ont qu'à s'en mordre les doigts parce que je crois pas que leurs églises, elles soient pleines. Tout le monde a perdu, quoi, y a plus rien. Oh c'est suave. On n'accompagne plus les morts. On délègue ça aux légistes ou aux pompes funèbres et on ne se demande plus s'il faut les aider, les morts. Passé le dernier souffle, on pense que c'en est fini de la personne. Mais qui sait ce qui se passe après ? Vous le savez, vous ?

Oui. Donc les pleureuses. C'est très simple, on m'appelait quand il y avait un mort, alors je m'habillais, j'allais chez les gens et je commençais à faire ce qu'il y avait à faire. Et ça prenait du temps tout ça. Ça durait plusieurs jours. On prenait vraiment le temps.

Alors ma tenue, c'était, bon bien sûr, une culotte mais ça, ça vous concerne pas.

Des bas noirs, je les prenais à Calvi, dans une petite mercerie je les prenais noirs opaques mais pas occultants, voyez, c'est-à-dire que la forme de la jambe comment... existe, quoi, elle est perceptible, je dirais.

Ça c'était les premières années, après j'ai pris des bas carrément occultants pour pouvoir dissimuler les genouillères parce que mes genoux, ils ont bien morflé, je peux vous dire, et encore aujourd'hui j'en paye le prix.

Donc après une jupe de coton noire, toute simple, par-dessus laquelle je nouais la *galetina*. On ne prononce pas le *a* à la fin, voyez, faut dire *galetin'* et pas *galetina*. Bref, c'est une dentelle fine, mais fine, noire, qui donne le relief à la jupe. Et puis un cardigan à col, je sais pas comment ça s'appelle, moi je dis à col plein, c'est-à-dire bien fermé le col mais quand même ouvragé, comme découpé, pour que ça fasse voilà, voyez, ça fasse bien... cérémonie. Des chaussures. Et puis le voile de dentelle noire qui recouvre la tête et les épaules. Moi j'appelle ça... *lagrima*, c'est du corse, vous y comprenez rien, *lagrima* c'est la larme, parce que moi je considère que je me vêts d'une larme et que cette larme, elle se mêle à celles des familles. Je suis une larme parmi les autres mais une larme décisive. Celle qui dit l'immensité du chagrin ressenti par le village. Celle qui dit à la famille : nous n'oublierons jamais. Bon, c'est mon petit poème à moi, hein.

Qu'est-ce que je fais quand j'arrive chez les gens ? Oui. Quand ils ouvrent la porte, je m'incline et je prononce une première lamentation très simple,

par exemple : « *Oh quantu mi da dolori, oh quantu m'accresci pena, par me so lutti, un è statu pocu mali!* » Ça, je le fais sur le pas de la porte en général, je le fais de manière très simple, je dois rester digne et surtout pas affectée.

Puis on me conduit dans la pièce où repose le mort, j'entre, et là je dois tomber à genoux. D'où les genouillères, vous avez compris. Je tombe à genoux et je me frappe le haut de la poitrine, en général, c'est sept fois à gauche avec la main droite, voilà, forcément c'est du côté du cœur. Au début, je le faisais tellement fort que j'avais des bleus, ça a été tout un art d'apprendre à ne pas se faire mal parce qu'on se laisse vite emporter par... voilà... comment dire ? le feu de l'action. Bon, sept fois tu te frappes la poitrine côté cœur, et puis je rampe à genoux jusqu'au lit et là je m'agrippe aux jambes du mort et je pleure. Je pleure. Je crie, je pleure, je décharge si vous voulez toute l'émotion de la famille en la faisant passer, quoi, comment, transiter, par moi. Et ce sont de vraies larmes, bien sûr. Je pleure vraiment.

Moi, voir les gens éprouver du chagrin et pleurer leurs morts, ça me bouleverse, je peux pas l'expliquer. Leur tristesse, parfois leur désespoir, ça me... ça me prend. Je me le suis demandé toute ma vie, ça : si je verse suffisamment de larmes, est-ce que les gens, eux, en auront moins à pleurer ?

Alors dans le village, c'est particulier parce que quand le mort disons... meurt, enfin, voyez quoi, je veux dire quand il passe de vie à trépas, on allume tout de suite une bougie, *u candelu* ça s'appelle, rien de particulier, voyez, ça veut juste dire bougie. C'est une bougie assez fine, pas très haute, qu'on place entre les mains serrées du mort, et la cire qui coule scelle les mains, vous voyez ? C'est-à-dire que la cire, blanche, hein, elle est blanche, la cire coule sur les mains jointes du mort et les scelle dans la mort. C'est très beau. C'est très très beau. C'est cette bougie qui doit acter si vous voulez la mort, et l'extinction je dirais totale du souffle dans le mort. Bon c'est une coutume de village, c'est comme ça.

Au début, c'était pour vérifier que le mort est bien mort. Bah oui parce qu'à l'époque, bon... y pouvait y avoir des petits ratés. Si je vous fais couler sur la peau de la cire chaude, vous allez danser.

Après, bon, les funérailles. Alors, même tenue. Je dois accompagner le cercueil jusqu'à l'église et normalement, c'est moi qui marche seule, derrière, en premier, suivie de la famille. Et là, c'est le plus difficile parce que je dois porter la voix et interpréter mon *voceru*, ça s'appelle, c'est-à-dire que j'entonne le récit de la vie du mort, je raconte ce qu'il a vécu en me lamentant de sa perte au nom du village.

Ensuite, juste devant les portes de l'église, la procession s'arrête un moment, les porteurs du cercueil se figent et là je dois psalmodier la *strappa*. C'est un ensemble de strophes un peu chantées, moi j'appelle ça des envois, mes petits envois, quoi. C'est le moment que je préfère parce que je peux me laisser aller à ma petite créativité. Je chante tout le regret de la disparition du mort : « *Ohimè comu faraghiu, senza lu me fidduleddu, ohimè o la me sorti, ohimè la me svintura!* »

À la messe, par contre, une fois qu'on est entrés dans l'église, par rapport à ce que je vous disais sur les curés, c'est profil bas. Je me tais, je pleure en silence, quoi, mais je suis assise au premier rang, hein, quand même, à côté du proche, disons, principal, mais c'est silence, quoi.

Je ne bénis pas le corps, *iscia!* En revanche, mes larmes doivent baigner le cercueil. Donc, à la fin de la cérémonie, je m'approche, je relève la *lagrima*, et je pose mon front sur le cercueil, puis ma joue gauche, côté du cœur toujours, et je dois laisser couler quelques larmes sur le bois avant qu'on l'emporte.

Bien sûr, oui, ah oui oui, c'est très fort. Très très fort. Oui, c'est sacré. Eh oui, les rituels, c'est fondamental, sinon, quoi, on est des limaces ? Si on n'a pas ça pour fêter la mort, on fait comme si c'était rien, la mort. On aimerait bien que ce soit rien, je le sais bien. Mais enfin, ça n'a rien de triste. C'est un chemin. Il faut le saluer, ce passage, *o diu mamma!*

Ça fait bien plus de trente ans que je l'ai plus fait tout ça. À un moment, je sais pas, j'ai été moins demandée si vous voulez. C'est comme ça. Moi je peux dire que j'ai vu le moment où on s'est mis à ne plus oser parler de la mort. Comme je vous disais, de mon temps, ça faisait partie de la vie, et puis c'est devenu quelque chose de secret. De caché. Les générations qui sont arrivées, elles ont voulu comment dire... « mettre à distance », oui. Ça, c'était la grande mode un moment. Il fallait « mettre à distance ». Eh

ben tu mets tellement à distance que hop la pleureuse, à l'Ehpad. Tu peux remballer ta *galetin*, tu as fait ton temps, *minnanna*.

De mon temps, c'était pas comme maintenant, on mettait pas les vieux dans des résidences comme là où je suis, voyez, on vivait avec les vieux, on les prenait à la maison jusqu'au bout. On mourait chez soi, pas dans une chambre d'hôpital ou dans un mouroir. On mourait dans son village. On mourait en paix. C'est terrible de s'être laissé voler ça. Moi je dis c'est une erreur monumentale, pire, c'est un sacrilège. *Boh!*

Mourir, moi, ça peut arriver vraiment dans la seconde, *ohimè!* (*Elle fait semblant d'avoir un malaise cardiaque.*) Je blague. Mais j'ai pas peur. Je jure, j'ai pas peur, j'aurais juste voulu ne pas crever ici.

Alors pardon, oui oui je peux vous raconter ça. Il y a une mort qui m'a émue plus que les autres. Tout à fait. C'était un homme de cinquante ans, à peu près. Il venait du Maroc, sa ville je crois c'était Tétouan mais je suis plus sûre. Il était arrivé en Corse avec d'autres, il venait pour travailler, bien sûr, et s'installer ici, il n'avait plus de famille. Il était marin et il était bègue, le pauvre. Mais vraiment bègue, comme un moteur de 2 CV vraiment bien fatigué. (*Elle éclate de rire.*) Donc le peu qu'il disait de français – je vous parle même pas du corse – eh ben il avait du mal, quoi, il était, comment je dirais, moqué par les gens et les gars l'appelaient *u lollu*, ça veut dire, attends, le crétin, l'idiot, quoi. Bon il faut savoir que s'intégrer en Corse quand on vient, qui plus est, de l'Afrique du Nord, je vous fais pas le tableau, mais enfin – peut mieux faire, quoi, mettons. Je le croisais souvent à Calvi, mon *Lollu*, quand j'allais acheter mes petites fournitures, on buvait un café sur le port, il me racontait ses histoires, et avec moi, je peux dire, il se sentait bien, il arrivait à gazouiller, quoi, et on parlait bien ensemble, il se braquait pas. Il avait réussi à passer mais tout seul, hein, il m'avait raconté, il était venu jusqu'en Corse avec un bateau d'enfant, les bateaux pneumatiques, quoi je veux dire, je sais pas comment il a fait, il disait qu'il avait rien à perdre, alors il s'était lancé à la flotte, quoi. Il avait de grands cheveux noirs, le teint très foncé, et puis il adorait la moto. Un jour, il se trouve qu'il a disparu en mer. C'était un jour de tempête. Et *Lollu*, je connaissais même pas son prénom d'ailleurs, je m'en rends compte en vous le disant, c'est quand même ahurissant, bref, *Lollu* n'a pas été retrouvé, son corps n'a pas été repêché. On a fait une petite cérémonie, rien de catholique évidemment, je savais même pas qui c'était

La vie invisible

THIERRY, un homme malvoyant

CHLOÉ et ROMAIN, une actrice et un acteur

Remplacer les prénoms de Chloé et Romain par ceux de la comédienne et du comédien qui joueront le texte.

Thierry apparaît.

THIERRY.– Bonsoir, je m'appelle Thierry, j'ai cinquante-cinq ans. J'habite à Valence dans la Drôme, et je suis malvoyant. J'ai perdu complètement la vue il y a près de quarante ans. Je perçois une pension d'invalidité, j'ai longtemps travaillé dans l'insertion professionnelle pour les personnes en situation de handicap. Je me déplace avec une canne. Je n'ai pas encore pris de chien guide.

En février 2020, j'ai participé à des rencontres organisées par La Comédie de Valence. On était une douzaine de spectateurs malvoyants et on était là pour parler de notre vécu à une équipe de théâtre. Ils réfléchissaient à un spectacle qui interrogerait la perception du réel – vaste programme ! D'un côté, ils pensaient que ne pas voir devait peut-être induire un rapport déformé au réel. Qu'en étant amputés du sens considéré comme le plus fondamental, les déficients visuels ne pouvaient percevoir que de manière réduite.

Mais ils sont aussi arrivés avec l'idée plutôt répandue qu'on compensait sans doute ces manques par d'autres facultés, qu'on était, comment dire, des genres de médiums qui pratiquent la télépathie. Je blague mais combien d'entre vous pensent que je suis doté d'un pouvoir surnaturel ? Que je suis extralucide ou je sais pas quoi ? Souvent, dans les histoires, les aveugles sont des devins, des sages ou des prophètes. J'imagine que postuler ça, pour les voyants, c'est une manière de se rassurer. Pour la plupart des gens, perdre la vue est une des choses qui les terrifient le plus. Bon mais, vous, qu'est-ce que vous en pensez ? Est-ce que vous vous fiez toujours à ce que vous voyez ? Par exemple, est-ce que je suis vraiment aveugle ? Est-ce que je le fais bien, l'aveugle ? Je vois que certains commencent à douter. Je plaisante... Moi, la seule voix un peu hors du commun que j'entends, c'est celle de ma synthèse vocale.

La synthèse vocale, c'est un logiciel qui peut scanner un document ou un courrier et me restituer son contenu. Ça donne ça : *(voix robotique)* « Quand j'ai pris connaissance du texte de la pièce pour la première fois, celui-là même que vous êtes en train d'entendre, l'acteur amateur

malvoyant que je suis a dû utiliser son scanner vocal. » Là je suis en vitesse 30 pour cent, on peut accélérer le débit et passer à 60 pour cent par exemple. *(voix robotique)* « C'était un peu étrange parce que je redécouvrais tout ce que j'avais dit à l'équipe quand on s'était rencontrés, mais réécrit par l'auteur et débité par une voix artificielle. Ma vie était devenue un récit. Je l'écoutais pour l'apprendre par cœur et être capable de le refaire chaque soir devant des gens, comme si je le livrais pour la première fois en compagnie de Chloé et Romain. »

Chloé et Romain, les deux acteurs, vous allez les voir bientôt. Je les connais bien maintenant, même si je ne les ai jamais vus avec mes yeux. *(La description qu'il fait des interprètes ne correspond pas tout à fait à leur apparence.)*

Romain, je sais qu'il est grand. Je pense même qu'il est immense. On croise rarement des hommes si grands. Il est fin aussi. Je dirais qu'il a les cheveux noirs et coupés ras, un peu militaire peut-être. Avec de grands yeux bleus.

Chloé, je la vois blonde, je sais pas pourquoi, cheveux bouclés, sûrement un peu ronde. Je trouve que sa voix a quelque chose d'espagnol. C'est une voix violette. Parme. Y a un ton, une couleur dans la gorge, comme un velouté de clarinette. C'est dans l'accentuation des mots, quelque chose de tonique, d'affirmé.

Quand ils m'ont proposé de participer au spectacle avec eux, j'ai dit oui. Mais dès les premières séances de travail, j'ai eu de la pudeur. Pour décrypter avec eux ma manière de percevoir, j'allais forcément devoir parler de ma vie privée. Et j'ai eu peur qu'ils instrumentalisent ma condition.

Alors j'ai proposé de leur parler plutôt de mes souvenirs de spectateur. Parce que j'adore le théâtre, moi. J'y vais depuis tout petit avec ma mère. Elle était passionnée par le théâtre, ma mère, elle m'y emmenait souvent. Elle est morte quand j'avais vingt-deux ans. C'est un peu jeune pour perdre sa mère. Je donnerais beaucoup pour passer une heure avec elle et la regarder avec mes mains.

Je dis regarder avec mes mains parce que pour voir, moi je dois toucher. Aujourd'hui je ne le fais que très rarement et ça me manque.

Lentement, je pose mes paumes sur le front. Je laisse glisser mes mains. Mes doigts suivent les traits du visage, effleurent l'arête du nez, les narines, les pommettes, les joues, le menton. Puis je remonte. Alors, je

parcours les sourcils, je caresse les yeux, la bouche, j'en suis les contours, et je le fais plusieurs fois. Ça demande du temps, c'est plus long qu'un simple regard. Et c'est très intime. Il faut s'abandonner, il faut placer ses yeux dans les doigts et se fier au frisson, au tremblement. Pour voir, il faut se laisser envahir par l'émotion du contact.

Avec mes enfants, je n'ose pas toujours le faire. Alors à la place, je les serre très fort dans mes bras. C'est un besoin vraiment irrépressible, comme pour compenser tout ce qu'on ne peut pas se dire avec le regard. Mon propre visage, en revanche, je le regarde tout le temps. Je traque les rides, particulièrement autour des yeux. Je m'attarde pour essayer d'imaginer la tête que j'ai maintenant. Je me souviens de mon visage mais je sens bien qu'il m'échappe au fil du temps. Peut-être qu'un jour j'en aurai plus aucune image. Je crois que ça me trouble de moins en moins.

Bref je leur ai donc parlé de mes souvenirs de spectateur, et d'un spectacle en particulier. C'était l'histoire d'un couple, on suivait un moment critique de leur vie, c'était très fort, ça m'avait bouleversé parce que même sans comprendre tous les enjeux à l'époque j'avais eu l'impression qu'ils vivaient des choses intenses. Je ne savais plus qui était l'auteur ou le metteur en scène, je me souvenais plus du nom de la pièce, ni de celui des personnages, j'étais pas trop capable de dire si c'était du classique ou une pièce plus moderne, j'ai juste expliqué ce qui m'était resté de cette pièce et pourquoi elle m'avait tellement marqué.

Alors ils ont décidé que ça serait ça le point de départ de notre projet : essayer, à partir de mes descriptions, de restituer le souvenir d'un spectacle perçu par un malvoyant. On ignorait alors où ça nous mènerait. Ça se passait en plein été. Dans le salon d'une maison au bord de la mer. Ou d'un lac. À l'aplomb d'une petite crique. C'était le matin. Les fenêtres du salon ouvraient sur le large, on pouvait voir au loin des montagnes prises dans la brume matinale et l'eau, étale, qui scintillait.

CHLOÉ.- Je suis heureuse que tu sois rentré.

ROMAIN.- Moi aussi.

CHLOÉ.- Tu as changé.

ROMAIN.- Quelque chose me retenait.

CHLOÉ.- Tu m'as même pas encore touchée.

ROMAIN.- Je vous ai négligés tous les deux.

CHLOÉ.- Il y a quelque chose que tu me dis pas.

ROMAIN.- Je vais faire de lui un homme.

CHLOÉ.- J'ai l'impression que ça empire.

ROMAIN.- C'est normal qu'il tombe. Il faut qu'il dépasse ses limites.

CHLOÉ.- J'ai besoin qu'on redevienne un vrai couple.

ROMAIN.- La seule chose qui sera entre nous désormais, c'est lui.

THIERRY.- Quelques jours après le début des répétitions, j'ai rappelé à l'équipe de théâtre que mon souvenir de la pièce était intimement lié à ma mère. C'est un des derniers spectacles que j'ai vus avec elle. Je sais pas si vous avez remarqué ça. Quand vous regardez une œuvre avec quelqu'un, vous êtes influencé par le regard que cette personne porte sur l'œuvre. Cette sensation est encore plus prégnante quand on est déficient visuel parce que notre accès à l'œuvre dépend en grande partie du regard d'un autre. À l'époque, les théâtres n'étaient pas encore équipés de systèmes d'audiodescription, alors ce spectacle, moi je l'ai vu en grande partie avec les yeux de ma mère parce qu'elle me décrivait ce que je ne pouvais pas voir. Je l'entends encore me murmurer certains détails. Ils sont tout proches l'un de l'autre, mais c'est comme s'ils n'arrivaient pas à se toucher. Ils hésitent. La femme a l'air très émue et l'homme a le regard fuyant, on dirait qu'il n'est pas vraiment là.

CHLOÉ.- Je suis heureuse que tu sois rentré.

ROMAIN.- Moi aussi.

CHLOÉ.- Tu as écrit ?

ROMAIN.- Pas vraiment.

THIERRY.- Elle serre le poing pour s'empêcher de pleurer. Je crois me souvenir qu'elle lui dit que l'écriture n'est qu'un prétexte et qu'au fond, il ne l'aime pas. Mais est-ce que c'est un commentaire de ma mère pendant la scène ou est-ce que l'actrice le dit vraiment ? Je sais plus trop.

CHLOÉ.- C'est pour écrire que je t'ai laissé partir.

ROMAIN.- Je sais, oui.

CHLOÉ.- Thierry dit aussi qu'à ce moment-là de la pièce, la femme lui rappelait que depuis la naissance de leur fils, il n'avait pas cessé de répéter qu'il se sentait empêché. Qu'il étouffait. Elle repensait à tout ce temps qu'il avait passé enfermé dans son bureau sans réussir à écrire. Elle évoquait ça. Tout ce qui le détournait de son projet d'écriture. La maison, les bruits, le quotidien. L'enfant. Elle. Moi.

ROMAIN.- Je croyais qu'il suffisait de partir. De vivre seul. Je croyais que c'était une vie pour moi mais je me suis aperçu que -

CHLOÉ.- Que tu m'aimes vraiment ?

ROMAIN.- Qu'est-ce qu'il fait ? Il court, il joue ?

CHLOÉ.- Oui, il est dans le jardin.

ROMAIN.- Tout seul ? Sans surveillance.

CHLOÉ.- Il a grandi, tu sais. Il a quatre ans, maintenant. On a fêté son anniversaire le mois dernier. Ensuite, là, apparemment, elle lui disait, je t'ai attendu. Elle lui reprochait son absence, mais lui ne répondait pas, il gardait le silence, il ne disait même pas tu m'as manqué. Alors elle se résignait, elle disait d'une voix éteinte, il va être si content de te retrouver.

ROMAIN.- Je vais aller jouer avec lui un peu.

CHLOÉ.- J'ai l'impression que ça empire.

ROMAIN.- Quoi ?

CHLOÉ.- Tu sais très bien. Quoi ? Qu'est-ce qui se passe ?

ROMAIN.- Rien.

CHLOÉ.- Quoi ?

ROMAIN.- Rien. Tu t'inquiètes inutilement.

THIERRY.- Elle savait que ça se passerait comme ça.

CHLOÉ.- Il y a quelque chose que tu me dis pas.

ROMAIN.- Pas du tout.

CHLOÉ.- J'en suis sûre.

ROMAIN.- Tu t'inquiètes. Comme d'habitude. Tu t'inquiètes beaucoup trop.

Table des matières

<i>Un sacre</i>	7
<i>La vie invisible</i>	57
Lorraine de Sagazan, « Au-delà du théâtre »	85